

Bergische Universität Wuppertal  
Romanistik

## Découverte d'auteurs

17 juin 2019

Rencontre avec  
**Maryam Madjidi**



**BERGISCHE  
UNIVERSITÄT  
WUPPERTAL**

Dr. Stephan Nowotnick ([nowotnick@uni-wuppertal.de](mailto:nowotnick@uni-wuppertal.de))

Marie Cravageot ([cravageot@uni-wuppertal.de](mailto:cravageot@uni-wuppertal.de))

Extraits tirés de  
***Marx et la poupée***

(Le Nouvel Attila, 2016)

(version poche : J'ai lu, 2018)

Chapitre « Khayyâm en veux-tu, en voilà ».....	p. 4
Chapitre « Moi, je ne parle pas ».....	p. 11
Chapitre « Je n'apprendrai pas le persan ».....	p. 16

Khayyâm en veux-tu,  
en voilà !

*Le charme oriental... Tu vois ces tableaux de Delacroix, ces femmes lascives allongées sur des divans, c'est l'image que j'ai des femmes iraniennes.*

*Quand tu es entrée pour la première fois dans la salle des profs, j'ai immédiatement pensé à ces femmes de Delacroix. Ta lourde chevelure bouclée, tes gestes, ta manière langoureuse de parler, tes yeux sombres, je te voyais alanguie au milieu de coussins brodés d'or. C'est extraordinaire d'être persane !*

Oui c'est extraordinaire, vous avez raison. La révolution, deux oncles en prison, les prospectus dans mes couches, le départ in extremis, l'exil, l'opium de mon père. J'en suis consciente et j'en ai souvent joué de ce romanesque. Dans les soirées parisiennes intello-bourgeoises ou lors de la première rencontre avec un homme histoire de le charmer, mais aussi face aux voyageurs qui ont traversé l'Iran sur la route de la soie, face aux expatriés qui ont travaillé là-bas. D'habitude, les gens ont entendu

parler de l'Iran à travers les médias, les livres, les films. Tout ça est un peu lointain, irréel, mais là, ils ont en face d'eux quelque chose de bien vivant. Alors, je me faisais conteuse devant un public avide d'histoires exotiques et je rajoutais des détails et je modulais ma voix et je voyais les petits yeux devenir attentifs, le silence régner : certains, les plus sensibles, ont même pleuré. Je triomphais.

Je suis au restaurant avec un homme qui me plaît. Je veux à tout prix le séduire. Je lui fais mes regards langoureux, je deviens aussi sensuelle que possible, je suis une toile de Delacroix. Je passe la main dans mes cheveux. Je renverse ma tête, dévoilant la chair souple et fraîche de mon cou. Si je pouvais, je demanderais au serveur quelques coussins, voilages et riches tentures. Quand je sens qu'il est prêt à m'écouter attentivement, je me prépare. Je module ma voix, je mets mon costume de femme persane, je secoue mes voiles et, sous les feux de ses yeux déjà conquis : je lui récite Omar Khayyâm. Je commence toujours en persan et je donne ensuite la traduction en français.

مهتاب به نور دامن شب بشکافت  
می نوشدمی بهتر از این نتوان یافت  
خوش باش و میندیش که مهتاب بسی  
اندر سر خاک یک به یک خواهد تافت

J'attends un peu pour voir l'effet que ça lui fait. Il n'a rien compris, pas un seul mot, mais ses yeux brillent face au mystère dévastateur de la langue persane et de sa poésie. Est-il séduit parce qu'il n'a rien compris ? Peu importe, il a mordu. Je lui balance maintenant la traduction, histoire de l'achever.

*Le clair rayon de la lune écarte la robe de la nuit  
Bois tu ne trouveras plus un instant aussi  
propice  
Sois heureux et sans souci car cette lune que tu  
vois  
Déversera sa pâle lumière sur nos tombeaux bien  
des nuits.<sup>1</sup>*

— C'est sublime, Maryam. Il y a une musique très singulière, une douce plainte, une mélancolie timide mais profonde. Je suis en train de tomber amoureux...

En veux-tu ? En voilà !

Istanbul. C'est l'anniversaire d'un musicien très porté sur « l'Orient ». Il joue du ney, du saz, et du tar. Il parle turc et persan. Je ne le connais pas, il m'a invitée parce que nous avons un ami en commun. Avant même que je franchisse la porte de son appartement, il imagine déjà une odalisque aux voiles flottants et transparents, à

1. Traduction de Gilbert Lazard, *Cent un quatrains de libre pensée*, Connaissance de l'Orient, Gallimard.

la peau épicée et chaude, s'avançant avec une amphore sous le bras, lui versant du vin en chantant d'une voix douce et suave.

Je lui dis que je n'ai pas de cadeau d'anniversaire mais que je peux lui réciter Omar Khayyâm. Il reçoit un choc. Celui-là est déjà conquis avant même de m'entendre. La simple idée que je puisse réciter de la poésie persane le met dans tous ses états. Il allume subitement une cigarette, se met à rire sans raison, m'étale son bric-à-brac de culture persane, derrière lequel il voudrait cacher son émoi et maintenir une certaine consistance. Il appelle à l'aide Attâr, Hâfez, Saadi, Rumi, il s'accroche à Massignon et Corbin, pour ne pas sombrer. C'est du tout cuit.

می خور که به زیر گل بسی خواهی خفت  
بی مونس و بی رفیق و بی همدم و جفت  
زنهار به کسی مگو تو این راز نهفت  
هر لاله که پژمرد نخواهد بشکفت

Il me regarde avec admiration, et avec une légère crainte dans la voix, il me demande la traduction. Il sait que ce sera le coup fatal.

*Bois. Tu devras sous la terre dormir plus que ton content  
Sans compagne et sans confrère, camarade ou confident.*

*Il est un profond secret qu'il ne faut dire aux profanes :*

*La tulipe qui se fane ne refleurira jamais.<sup>1</sup>*

Il ne dit rien. Il est immobilisé. Subjugué. La cendre de sa cigarette vient de tomber sur son parquet. Je savoure ma victoire, bien que aisée. C'est toujours ainsi avec les « orientalistes », ce sont les proies les plus faciles à attraper, les plus prévisibles.

En veux-tu ? En voilà !

Ce peintre fou m'attire mais il me résiste. Résistera-t-il à mon poète persan ? Je lui chante ses vers. Il sourit, il y a quelque chose qui fond en lui. C'est bien, te voilà un peu apprivoisé.

Je bois un verre, le mec m'intéresse vaguement, je lui récite Khayyâm, juste pour voir l'effet sur lui. Boum ! Il tombe. Il veut que je monte chez lui.

Celui-là a de beaux yeux mais dès qu'il ouvre la bouche, j'ai envie de bâiller. Allez, un petit quatrain et Khayyâm le réanimera avec un peu de chance.

Je suis ivre morte, je ne sais même plus qui j'ai en face de moi, mais je veux voir s'il sera séduit. Je récite un quatrain rapiécé, tout abîmé, je me trompe dans les vers, on s'en fout, il ne

1. Traduction de Gilbert Lazard, *Cent un quatrains de libre pensée*, Connaissance de l'Orient, Gallimard.

comprendra rien de toute façon. Il s'exclamera  
comme tous les autres :

— Oh, cette musique de la langue persane,  
c'est magique. C'est beau, c'est beau...

— Oui c'est très beau et c'est extraordinaire  
d'être persane mon coquin. Allez, à la casserole,  
toi aussi !

Et toi, tu veux un poème aussi ? Allez viens,  
y a pas de raison que tu n'aies pas aussi ton  
Khayyâm. Y en aura pour tout le monde, ne  
vous inquiétez pas, tout le monde aura son petit  
Khayyâm récité par une Persane.

Ne laisse pas s'effacer l'instant de plaisir qui passe.  
Écoute le fin mot de cette histoire : nous sortîmes  
de l'eau pour devenir poussière  
Ma belle, buvons avant que le Potier fasse de  
nos corps de belles amphores  
Bois, tu ne trouveras plus un instant aussi propice  
L'herbe qui poussera sur nos tombes, qui la  
contempera ?  
Nous sommes des marionnettes dont le Ciel est  
le machiniste  
La caravane pressée de nos jours comme elle passe  
Qui peut dire pourquoi l'on m'a fait venir ?  
Sois heureux et sans soucis  
On sortit de l'enfance pour devenir savant  
Je suis l'esclave de cet instant  
Qui peut dire pourquoi l'on me fait m'en aller ?  
Bois, bois, bois, saisis l'instant  
La poussière, la terre, on sortit de la terre pour  
devenir vent

Nous sommes si fiers de notre savoir  
Écoute le fin mot de cette histoire  
Bois. Le vent, on est du vent, rien que du vent  
Si mon vin est amer, il a le goût de ma vie  
Déversera sa pâle lumière  
Nos tombeaux  
Bien des nuits, bois  
Le fin mot de cette histoire  
Sois heureux, sois heureux, sa pâle lumière  
Déversera, incline la bouteille, le vin, bois,  
Terre, poussière, ma belle  
Le vent, que du vent, le vin  
Bien des nuits, bois, bois

Bois. On va tous crever.

En veux-tu ? En voilà !

## Moi, je ne parle pas

Quelques semaines ont passé. La petite fille ne parle toujours pas à ses camarades. Elle ferme obstinément la bouche. Bouche scellée mais yeux et oreilles grands ouverts. Elle prend, elle enregistre, elle digère tout ce qu'elle voit et entend. Mais elle ne parle pas.

Pourtant, elle a très bien appris cette langue puisqu'elle pense déjà en français dans sa tête et imagine des dialogues où elle se défend et prouve à tous qu'elle la parle très bien.

Les autres enfants de l'école la regardent avec un air de fausse compassion mêlée de moquerie, elle est l'étrangère, celle qui ne parle pas un mot de français, la muette, la martienne, la pauvre.

Je me souviens de mes phrases dans la solitude de ma tête. Je me vois me promenant dans la cour de l'école, toujours seule, toujours dans ma bulle. Je remuais un tas de mots dans la tête, je formais des phrases, je prenais la parole en public et expliquais à tous que je n'étais ni muette ni étrangère ni martienne mais préférerais juste garder cette nouvelle langue pour moi.

Pour le moment ça ne sort pas. Pas encore. Je ne veux pas. Je n'ose pas.

La petite fille couve sa nouvelle langue comme une poule son œuf. Il lui faut cette phase de gestation lente et solitaire. Bouche scellée mais extrême attention portée à chaque nouveau mot.

Et le monde des adultes qui s'inquiète comme toujours :

— Maryam ne parle toujours pas, je suis un peu inquiète en tant qu'institutrice. Cela fait quand même quatre mois et pas un mot ; pauvre enfant, elle est traumatisée.

— Maryam ne parle toujours pas, elle fait un blocage, en tant que parents on est très inquiets.

— Pourquoi Maryam ne parle toujours pas français ? Notre fille à nous a appris très vite et maintenant on ne peut plus l'arrêter de débiter en français. Vous devriez aller voir un psy.

— Allez dis un mot, montre-moi que tu sais parler français. Fais-moi plaisir.

— Cette enfant nous tuera ! Après ses dessins terrifiants, ses crises de nerf la nuit, sa grève de la faim à la cantine, maintenant elle refuse de parler. Mais que va-t-elle devenir ?

Mais elle se tait et se fiche de l'inquiétude des adultes tortionnaires. Elle se réfugie dans sa chambre et écrit en cachette chaque mot appris qu'elle répète tout doucement. Surtout personne ne doit l'entendre ni découvrir son secret.

Je suis une sorcière qui prépare une nouvelle langue et je ne veux pas qu'on me presse. Je vais bientôt mettre au monde mon français comme un enfant qui va naître, je le sais, je le ferai quand ce sera prêt. La langue prend forme dans le secret de ma bulle, de mon monde intérieur, mon placenta à moi.

Nous sommes à table. Une chose me tracasse. À l'école, un enfant m'a dit « cochon ». Je ne sais pas ce que ce mot veut dire. J'ai senti une certaine moquerie dans la voix. J'en parle à mes parents. Ils ne savent pas non plus le sens de ce mot. Nous prenons un dictionnaire français-persan. Mon père éclate de rire, il nous donne la traduction. Ma mère se met à rire aussi. Mais moi, ça ne m'amuse pas du tout. Je me suis fait traiter de cochon et je n'ai même pas compris l'insulte et ce devant tous les autres enfants de l'école. Combien de temps vais-je rester encore sans voix et ne pas répondre aux sarcasmes que ces sauvages m'adressent ?

C'était un dimanche matin. Comme tous les dimanches matin, nous prenions le petit-déjeuner en famille. Mon père avait fait des œufs brouillés et du thé, la télévision diffusait un de mes dessins animés préférés : l'inspecteur Gadget.

Soudain, c'est sorti : j'ai enfanté mon français. Je me suis mise à parler en français sans m'arrêter avec un enthousiasme et une vitesse fulgurants.

J'ai dit que j'aimais beaucoup l'inspecteur Gadget, j'ai raconté ma journée de la veille à mes parents, je leur ai dit que je n'aimais pas les mathématiques, qu'une fille était particulièrement méchante avec moi en classe, que madame Berry avait de drôles de cheveux, que j'aimerais bien que mon école soit à côté de la maison, que j'aimais beaucoup les dictées, que parfois les enfants se moquaient de mes vêtements. Tout ça est sorti pêle-mêle dans une joyeuse confusion délirante, passant d'un sujet à l'autre sous les yeux ahuris de mes parents qui me regardaient bouche bée.

Les mots se pressaient pour sortir, impatients qu'ils étaient, ça fusait dans le petit studio, ils volaient, ils dansaient, ils butaient contre les meubles, ils s'élançaient de ma bouche comme des flèches et touchaient le plafond et les murs, ils virevoltaient sur eux-mêmes, soulagés d'être enfin libérés de ma bulle intérieure, enchantés de pouvoir enfin communiquer avec les autres. Tout l'espace était rempli de mes mots français.

Ma mère riait les larmes aux yeux et mon père était incapable de reposer sa fourchette qu'il tenait à deux centimètres de sa bouche, il était figé dans ce mouvement comme un arrêt sur image. Finalement il l'a laissée tomber pour s'exclamer :

— Elle parle ! Enfin ma fille parle français. Ton français est incroyablement bon ! Parle encore, je t'en prie, je veux encore t'entendre parler cette langue.

La petite fille qu'on surnommait la muette est devenue par la suite une élève très bavarde au point que chaque trimestre, tous les professeurs écrivaient « avertissement pour bavardage » dans la case des appréciations de ses bulletins scolaires, du CE1 à la Terminale.

## Je n'apprendrai pas le persan

— Non. Non. Et non.

— Il le faut, tu dois apprendre le persan. Je ne te demande qu'une petite heure, c'est pas grand-chose. Va chercher ton cahier et ton livre. Dépêche-toi. Fais plaisir à ton père.

— Je veux pas. Je suis en France, je parle français. Ça sert à rien de parler persan.

— C'est notre langue, tu comprends, c'est tes racines.

— Je suis pas un arbre, j'ai pas de racines. C'est votre langue, plus la mienne.

Mon père soupire, ma mère lui dit de me laisser tranquille.

Je retourne à mes poupées que je dispose soigneusement devant moi en cercle et je commence à leur faire la leçon, comme ma maîtresse d'école, dans mon français encore balbutiant mais que je compte fermement perfectionner.

Ouvrez votre cahier. Dictée.

Je vois, je sens la déception de mon père. Il ne dit plus rien. Il se lève et va ranger le cahier et le livre de farsi niveau CP dans un tiroir. Il allume une cigarette.



Tu t'acharnais à maintenir un lien entre ton pays et ta fille. Corde rongée par l'exil, ne tenant plus qu'à un fil. Et ce fil était la langue. Mais cette langue, je ne l'aimais plus car elle me faisait souffrir. Tu avais conscience que tu ne pouvais me forcer à l'apprendre. On ne force personne à apprendre quelque chose, ça ne rentre pas. Tu réalisais peu à peu que ce nouveau pays transformerait ta fille, tu avais peur qu'elle devienne une étrangère ou plutôt de devenir un étranger pour elle, qu'elle n'ait plus rien en elle d'iranien et qu'elle ne t'estime plus parce que quand tu ouvrais la bouche pour parler français, tu avais l'air d'un idiot avec tes erreurs de syntaxe et de phonétique.

— Alors puisque c'est comme ça, personne ne parlera français dans cette maison. Sous mon toit, on doit parler persan.

— Et si ta fille s'obstine à te parler en français ?

— Je ne répondrai pas. Et je t'ordonne de faire la même chose.

— Ce n'est pas par la force que tu résoudras ce conflit. Elle va haïr le persan. C'est tout ce que tu auras gagné.

— Je refuse qu'elle oublie sa langue maternelle. C'est la langue de ses origines, de ses parents, de tous ses ancêtres.

— Mais on est en France. Tu n'arrêtais pas de nous le répéter au début. On est en France, il faut manger des croissants. On est en France, il faut apprendre le français. On est en France, il faut boire du vin. On est en France, il faut aimer le fromage qui pue. On est en France, il faut se

comporter comme des Français. Voilà, tu devrais être content, elle est si bien intégrée maintenant qu'elle refuse d'apprendre et de parler ta langue.

— Ce n'est pas ce que je voulais. Elle doit avancer avec sa double culture et garder ses deux langues car, qu'elle le veuille ou non, elle sera toujours un mélange des deux.

Au début, j'ai résisté. Je te parlais en français. Tu ne répondais rien. Je répétais la même phrase. Toujours le silence. J'avais beau insister, tu refusais de me répondre. Nous construisions ensemble un mur entre nous, chacun posant sa brique. Ta brique du persan et des racines. Ma brique du français et de l'intégration. Combien de temps ton mutisme et ma résistance allaient-ils durer et jusqu'où irait ce mur ?

Au bout de quelques semaines, j'ai cédé. Je m'en voulais de te faire du mal. J'avais déjà refusé d'apprendre à lire et à écrire le persan, je pouvais peut-être au moins le parler à la maison. J'ai fini par accepter cette loi : le persan à la maison, le français dehors. Il y avait désormais notre langue et leur langue, nous et eux. Et moi je passais d'un monde à l'autre, d'une langue à l'autre, échangeant mes rôles, jonglant tant bien que mal avec ces deux identités.